

LES CERCLES DE LECTURE DE L'APTAR

Académie populaire du théâtre et des arts du récit

Au Théâtre de la Ville



Lundi 19 janvier 2026

La série "Une vie, une œuvre" proposait en 2001 un documentaire sur Vassili Grossman, "Les manuscrits ne brûlent pas" : ce documentaire de la collection "Une vie, une œuvre", produit par Michel Parfenov, propose un montage d'entretiens de Luba Jurgenson (écrivain, traductrice et enseignante), Alexis Berelowitch (maître de conférence à Paris IV), François Bonnet (correspondant du Monde à Moscou), Pierre Daix (écrivain) et Tzvetan Todorov (directeur de recherche au CNRS, historien, philosophe) ainsi que des lectures de nombreux extraits de l'œuvre de Vassili Grossman

« Pour qu'existe le socialisme dans un seul pays, il fallait priver les paysans du droit de semer et de vendre librement, et Staline n'hésita pas : il liquida des millions de paysans. Notre Hitler s'aperçut que des ennemis entravaient la marche de notre mouvement national et socialiste, et il décida de liquider des millions de Juifs. »

Ce passage du roman *Vie et destin* de Vassili Grossman stupéfie les censeurs soviétiques de 1960. Rapporter les propos d'un dignitaire nazi qui démontre à un responsable bolchévique la gémellité de leurs régimes respectifs, cela dépasse l'entendement... Ce roman, s'il doit être édité un jour, ne le sera que dans 300 ans - tel est le verdict des plus hautes autorités qui ordonnent la confiscation du manuscrit. Une affaire insensée dont s'est rendu coupable un auteur considéré, jusque-là, comme un écrivain responsable ! Quel rapport y a-t-il en effet entre le Vassili Grossman auteur de *Vie et destin* et le Vassili Grossman né en 1905, ancien ingénieur dans une mine puis dans une usine de crayons, bon écrivain soviétique, béni par Gorki, capable depuis 1934 de réussites dans des genres aussi différents que les récits sur la guerre civile, les romans "industriels", l'épopée ouvriériste, le théâtre, les reportages de guerre et même la fresque historique sur la bataille de Stalingrad intitulée *Pour une juste cause* ?

Vassili Grossman est un "cas". Vingt ans après, *Vie et destin*, le roman maudit conçu comme la deuxième partie de *Pour une juste cause*, passe clandestinement en occident pour être publié en russe, en 1980, à Lausanne, à l'Age d'Homme. Très peu de temps après, il paraît en français, devient un best-seller international avant d'être édité en 1988, en URSS, en plein Pérestroïka. Belle revanche pour un auteur mort désespéré en 1964. Une fois de plus c'est Mikhaïl Boulgakov qui a raison : "les manuscrits ne brûlent pas". En Russie du moins. La vie et l'œuvre de cet "écrivain russe du destin juif", selon la belle expression de Simon Markish, permettront encore longtemps de comprendre le XXe siècle et ses horreurs. Mais sa "leçon des ténèbres" n'est pas qu'un chant funèbre comme en témoignent les carnets d'Ikonnikov de *Vie et destin*, le roman posthume *Tout passe* ou la nouvelle *La Madonne sixtine*... Autant que la beauté qui, selon Dostoïevski, devait sauver le monde, la bonté, nous dit Grossman, peut elle aussi accomplir ce miracle...

« Des Allemands, un détachement punitif, sont entrés dans le village. Deux soldats allemands avaient été tués la veille sur la route. Le soir, on réunit les femmes du village et on leur ordonna de creuser une fosse à la lisière de la forêt. Plusieurs soldats s'installèrent dans l'isba d'une vieille femme. Son mari fut emmené par un politaï au bureau, où on avait déjà rassemblé une vingtaine de paysans. Elle resta éveillée toute la nuit : les Allemands avaient trouvé dans la cave un panier d'œufs et un pot de miel, ils allumèrent eux-mêmes le poêle, se préparèrent une omelette et burent de la vodka. Puis, l'un d'entre eux, le plus âgé, joua de l'harmonica, les autres, tapant du pied, chantaient. Ils ne regardaient même pas la matresse de maison, comme si elle était un chat et non un être humain. Au lever du jour, ils vérifièrent leurs mitraillettes, l'un d'entre eux, le plus âgé, appuya par mégarde sur la détente et reçut une rafale dans le ventre. Les autres criaient, couraient à travers la maison. Ils le pansèrent tant bien que mal et le couchèrent sur le lit. À ce moment-là, on les appela tous au-dehors. Ils ordonnèrent par signes de veiller sur le blessé. La femme vit qu'elle pourrait aisément l'étrangler : il bredouillait des mots insensés, avait les yeux fermés, pleurait, ses lèvres tremblaient. Puis il ouvrit soudain les yeux et demanda d'une voix claire : "Mère, à boire." "Maudite, dit la femme, je devrais t'étrangler." Et elle lui donna à boire. Il la saisit par la main et lui montra qu'il voulait s'asseoir, le sang l'étouffait. Elle le souleva et lui s'accrocha à son cou. À cet instant, on entendit la fusillade, la femme fut secouée de tremblements. »

« Par la suite, elle raconta ce qui s'était passé, mais personne ne pouvait la comprendre et elle ne pouvait expliquer ce qu'elle avait fait. »

« C'était cette sorte de bonté que condamne pour son absurdité la fable de l'ermite qui réchauffa un serpent en son sein. C'est la bonté qui épargne la tarentule qui vient de piquer un enfant. Une bonté aveugle, insensée, nuisible ! »

« Elle est, cette bonté folle, ce qu'il y a d'humain en l'homme, elle est ce qui définit l'homme, elle est le point le plus haut qu'ait atteint l'esprit humain. La vie n'est pas le mal, nous dit-elle. »

« J'ai pu voir en action la force implacable de l'idée de bien social qui est née dans notre pays. Je l'ai vue au cours de la collectivisation totale ; je l'ai vue encore une fois en 1937. J'ai vu qu'au nom d'une idée du bien, aussi belle et humaine que celle du christianisme, on exterminait les gens. J'ai vu des villages entiers mourant de faim, j'ai vu, en Sibérie, des enfants de paysans déportés mourant dans la neige, j'ai vu les convois qui emmenaient en Sibérie des centaines et des milliers de gens de Moscou, de Leningrad, de toutes les villes de la Russie, des gens dont on avait dit qu'ils étaient les ennemis de la grande et lumineuse idée du bien social. Cette grande et belle idée tuait sans pitié les uns, brisait la vie des autres, elle séparait les femmes et les maris, elle arrachait les pères à leurs enfants. »

« Maintenant, l'horreur du fascisme allemand est suspendue au-dessus du monde. Les cris et les pleurs des mourants emplissent l'air. Le ciel est noir, la fumée des fours crématoires a éteint le soleil. »

« Mais ces crimes inouïs, jamais vus encore dans l'univers entier, jamais vus même par l'homme sur terre, ces crimes sont commis au nom du bien. »

« C'est ainsi qu'il existe, à côté de ce grand bien si terrible, la bonté humaine dans la vie de tous les jours. C'est la bonté d'une vieille, qui, sur le bord de la route, donne un morceau de pain à un baignard qui passe, c'est la bonté d'un soldat qui tend sa gourde à un ennemi blessé, la bonté de la jeunesse qui a pitié de la vieillesse, la bonté d'un paysan qui cache dans sa grange un vieillard juif. C'est la bonté de ces gardiens de prison, qui, risquant leur propre liberté, transmettent des lettres de détenus adressées aux femmes et aux mères. »

« Cette bonté privée d'un individu à l'égard d'un autre individu est une bonté sans témoins, une petite bonté sans idéologie. On pourrait la qualifier de bonté sans pensée. La bonté des hommes hors du bien religieux ou social. »

« Mais, si nous y réfléchissons, nous voyons que cette bonté privée, occasionnelle, sans idéologie, est éternelle. Elle s'étend sur tout ce qui vit, même sur la souris, même sur la branche brisée que le passant, s'arrêtant un instant, remet dans la bonne position pour qu'elle puisse cicatiser et revivre. »

Page précédente

Sur scène !

Sophie Danell

Ikonnikov

[Dans le ghetto]

« Que d'enfants ici, des yeux merveilleux, des cheveux bruns et bouclés, il y a sûrement parmi eux de futurs savants, des professeurs de médecine, des musiciens, des poètes peut-être. »

« Je les regarde quand ils courent le matin à l'école, ils ont un sérieux qui n'est pas de leur âge, et leurs yeux tragiques leur mangent le visage. Parfois ils se battent, se disputent, rient, mais cela est encore pire. »

« On dit que les enfants sont notre avenir, mais que peut-on dire de ces enfants-là ? Ils ne deviendront pas musiciens, cordonniers, tailleurs. Et je me suis représentée très clairement, cette nuit, comment ce monde bruyant de papas barbus et affairés, de grands-mères grognons, créatrices de gâteaux au miel et de cous d'oies farcis, ce monde aux rituels de mariage compliqués, ce monde des proverbes et des jours de sabbat, je me suis représenté comment ce monde disparaîtrait à jamais sous terre ; après la guerre la vie reprendra et nous ne serons plus là, nous aurons disparu comme ont disparu les Aztèques. »

« Le paysan qui nous a annoncé qu'on était en train de creuser des fosses communes raconte que sa femme a pleuré toute la nuit et qu'elle se lamentait : "Ils sont tailleurs et cordonniers, ils travaillent le cuir, ils réparent les montres, ils vendent les médicaments dans les pharmacies... Que va-t-il se passer quand on les aura tous tués ?" »

Sur scène : Raphaël Bouchard,
la mère de Strum.
puis Bertrand Pazos, Strum.

V1 (iii) Sois heureux avec ceux que tu aimes, qui t'entourent ; qui te sont devenus plus chers que ta mère. Pardonne-moi.

V2 « On entend dans la rue des pleurs de femmes, des jurons de policiers, et moi, je regarde ces pages et il me semble que je suis protégée de ce monde horrible, plein de souffrances. »

« Comment finir cette lettre ? Où trouver la force pour le faire, mon chéri ? Y a-t-il des mots en ce monde capables d'exprimer mon amour pour toi ? Je t'embrasse, j'embrasse tes yeux, ton front, tes yeux. »

V3 « Souviens-toi qu'en tes jours de bonheur et qu'en tes jours de peine l'amour de ta mère est avec toi, personne n'a le pouvoir de le tuer. »

« Vitenka !... Voilà la dernière ligne de la dernière lettre de ta maman. Vis, vis, vis toujours... Ta maman. »

19

Strum n'avait jamais réfléchi avant la guerre au fait qu'il était juif, que sa mère était juive. Jamais sa mère ne lui en avait parlé, ni dans son enfance ni plus tard, quand il était étudiant. Jamais, pendant ses années d'études à l'université de Moscou, un étudiant, un professeur, ou un directeur de séminaire n'avait entamé de conversation sur ce sujet.

Ni à l'Institut ni à l'Académie des sciences il n'avait eu, avant-guerre, l'occasion d'entendre des conversations sur ce sujet.

Jamais, pas une fois, il n'eut envie d'en parler à Nadia, de lui expliquer que sa mère était russe et que son père était juif.

Le siècle d'Einstein et de Planck était aussi le siècle de Hitler. La Gestapo et la renaissance scientifique étaient les enfants d'un même siècle. (iii)

V4 « Et j'ai vu très clairement un homme qui, en passant devant des ruines, disait : "Tu te souviens, c'est ici que vivait Boruch, le cordonnier ; le soir de sabbat, sa vieille restait assise sur un banc et des enfants jouaient autour d'elle." Et le deuxième passant dirait : »

V5 « Et là-bas, sous le vieux poirier, d'habitude on voyait la doctoresse, je ne me rappelle plus son nom, je me suis fait soigner les yeux chez elle un jour ; après le travail elle s'installait toujours sur une chaise cannée, sous le poirier, et lisait un livre." Il en sera ainsi, Vitia, »

V4 « C'est comme si un souffle d'effroi était passé sur les visages ; tous ont compris que le temps approche. »

V4 « Vitia, je voudrais te dire... Non, ce n'est pas ça. »

V5 « Vitia, je termine ma lettre et je vais la porter à la limite du ghetto pour la donner à mon ami. Il ne m'est pas facile d'interrompre cette lettre, elle est ma dernière conversation avec toi ; quand je l'aurai transmise, je t'aurai définitivement quitté, jamais tu ne sauras ce qu'auront été mes dernières heures. C'est notre toute dernière séparation. Que te dire avant de te quitter pour toujours ? Tu as été ma joie ces derniers jours, comme tu l'as été durant toute ma vie. »

V1 | Liss poursuivait, et on eût dit qu'il avait oublié la présence de Mostovskoï :

— Il y a deux pôles ! C'est cela ! Si ce n'était pas parfaitement exact, il n'y aurait pas cette guerre affreuse. Nous sommes vos ennemis mortels, oui, bien sûr. Mais notre victoire est en même temps la vôtre. Vous comprenez ? Si c'est vous qui gagnez, nous périrons, mais nous continuerons à vivre dans votre victoire. C'est un paradoxe : si nous perdons la guerre, nous la gagnerons, nous continuerons à nous développer sous une autre forme mais en conservant notre essence.

— Mais pourquoi donc ce Liss, ce tout-puissant Liss, au lieu de se faire projeter des films, de boire de la vodka, de rédiger des rapports à Himmler, de lire des livres de jardinage, de relire les lettres de sa fille, de se payer du bon temps avec des jeunes filles choisies dans le dernier convoi, ou bien de dormir dans sa chambre spacieuse après avoir pris un médicament améliorant son métabolisme, pourquoi avait-il fait venir au milieu de la nuit un vieux bolchevik russe qui puait le camp ?

V3 | « Qu'a-t-il en tête ? Pourquoi cache-t-il son jeu ? Quelle information cherche-t-il à m'arracher ? »

Mikhaïl Sidorovitch ne craignait pas la torture ; il avait peur d'autre chose. Et si l'Allemand ne mentait pas ? S'il était sincère ? S'il avait simplement envie de discuter ?

V2 | Quelle pensée répugnante ! Ils étaient deux êtres malades, torturés par le même mal, mais l'un d'eux n'avait pu tenir et avait parlé, il faisait part de ses pensées, l'autre se taisait, se terrait, mais écoutait, écoutait...

V3 | (...) Liss poussa les griffonnages d'Ikonnikov vers le bord du bureau puis les remplaça devant lui.

— Vous voyez, dit-il en passant soudain à l'allemand, ce sont les papiers qu'on vous a pris pendant la fouille. Je n'avais pas lu les premiers mots que j'avais déjà compris que vous n'étiez pas l'auteur de ces bêtises, je n'avais pas besoin pour cela de connaître votre écriture.

Mostovskoï se taisait.

Liss tapota du doigt la liasse de papiers dans un geste d'invite amical.

Mais Mostovskoï se taisait toujours.

— Me serais-je trompé ? s'étonna Liss. Non ! Je n'ai pas pu me tromper. Vous et moi éprouvons le même dégoût pour les insanités de ce texte. Vous et moi sommes du même côté, et de l'autre côté il y a « cela » !

Et Liss montra les papiers devant lui.

— Bon, eh bien, allons-y ! fit Mostovskoï, hargneux. Ces papiers ? Oui, ils m'ont été confisqués. Vous voulez savoir qui me les a transmis ? Ça ne vous regarde pas. Peut-être que c'est moi qui les ai écrits. Peut-être que c'est vous qui avez ordonné à votre agent de me les glisser en cachette sous mon matelas. C'est compris ?

Un instant, on aurait pu croire que Liss allait accepter le défi, qu'il allait hurler dans un accès de rage : « J'ai les moyens de vous faire parler ! »

V3 | Comme Mostovskoï l'aurait voulu ! Comme tout serait devenu simple ! Comme tout serait devenu facile ! « L'ennemi », quel mot clair et net !

Mais Liss dit :

— Que viennent faire là ces papiers minables ? Qu'est-ce que ça peut bien faire, qui en est l'auteur ? Ce que je sais, c'est que ce n'est ni vous ni moi. Je suis très peiné. Réfléchissez : qui se trouve dans nos camps guerre doit vous faire horreur. Napoléon n'aurait pas dû faire la guerre contre l'Angleterre.

C'est alors qu'une nouvelle pensée frappa Mos-tovski.

Il ferma même les yeux : la lumière était-elle trop crue ou bien cherchait-il à fuir cette pensée tortu-rante ?

Et si ses doutes n'étaient pas un signe de faiblesse, d'impuissance, de fatigue, de manque de foi ? Et si les doutes qui s'emparaient parfois de lui, tantôt timides, tantôt destructeurs, étaient justement ce qu'il y avait de plus honnête, de plus pur en lui ? Et lui, il les refoulait, les repoussait, les haïssait. Et si c'étaient eux qui contenaient le grain de la vérité révolution-naire ? C'étaient eux qui contenaient la dynamite de la liberté !

Pour repousser Liss, ses doigts visqueux, il suffisait de ne plus haïr le menchevik Tchernetsov, de ne plus mépriser le fol en Dieu Ikonnikov ! Non, non, plus encore ! Il fallait renoncer à tout ce qui constituait sa vie à ce jour, condamner tout ce qu'il défendait et justifiait.

Mais non, non, bien plus ! Pas condamner mais haïr de toute son âme, de toute sa foi de révolu-tionnaire, les camps, la Loubianka, le sanglant Ejov, Iagoda, Beria ! Ce n'est pas assez, il faut haïr Staline et sa dictature !

Mais non, non, bien plus ! Il faut condamner Lénine ! Le chemin conduisait à l'abîme.

La voilà, la victoire de Liss ! Ce n'était pas une victoire remportée sur les champs de bataille, mais dans cette guerre sans coups de feu, pleine de venin, que menait contre lui le gestapiste. /

V4

V1

V2

V3

V4

V5

Sur scène :

Pierre-Stefan Montagnier,

Halvorsen

Thibault Vermeier, Liss

Et ce fut là, dans la maison « 6 bis », que Krymov, reprenant les paroles de Souvorov pour la première fois de sa vie, perçut la gloire, identique au long des siècles, du peuple russe en armes. Il lui parut qu'il ressentait autrement non seulement le thème de ses conférences, mais celui de toute sa vie. Mais pourquoi fallait-il que, précisément aujourd'hui, quand il avait retrouvé l'esprit de la Révolution et de Lénine, il soit gagné par ce type de pensée et de sentiment ?

Le « très juste » moqueur lancé par un des soldats l'avait ulcéré.

— Pas besoin de vous apprendre à combattre, dit Krymov, vous pourriez vous-mêmes donner des leçons à n'importe qui. Pourquoi donc le commandement a-t-il jugé bon de m'envoyer parmi vous ? Pourquoi suis-je parmi vous ?

— Pour la soupe, peut-être ? proposa quelqu'un sans méchanceté.

Un rire bruyant accueillit la timide supposition. Krymov regarda Grekov.

— Camarades, cria Krymov, rouge de colère, un peu de sérieux, je suis envoyé ici par le Parti.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Une humeur passagère, une révolte ? Leur peur d'envie d'écouter le commissaire s'expliquait peut-être par le sentiment de leur propre force, de leur expérience. Ou peut-être que cette gaieté n'avait rien de criminel, qu'elle n'était que le fruit de ce sentiment d'égalité qui était si fort à Stalingrad.

Mais pourquoi donc ce sentiment d'égalité qui ravissait auparavant Krymov n'éveillait-il maintenant en lui qu'un sentiment de colère, que l'envie de l'étouffer ?

Si Krymov ne parvenait pas à établir ici le lien avec les hommes, cela ne venait pas de ce qu'ils étaient effrayés, abattus, désorientés. Ici, les hommes se sentaient sûrs d'eux, et comment se faisait-il que ce sentiment de force affaiblît leurs liens avec le commissaire Krymov, provoquât méfiance et hostilité de part et d'autre ?

Le vieux qui était en train de cuire des galettes leva la tête.

Vie et Destin, II, 24. Extra 4.
 26.141. Krymov dans la maison 6bis,
 à Stalingrad (voir chapitre 1, page 100).

— Ça fait longtemps, dit-il, que j'avais envie de demander à un homme du Parti si c'était vrai ce qu'on dit, comme quoi, sous le communisme, chacun recevra selon ses besoins ! Qu'est-ce que ça va donner, si chacun, dès le matin, touche selon ses besoins ? Tout le monde sera ivre, non ?

Krymov se tourna vers le vieux et lut sur son visage une inquiétude non feinte.

Grekov riait, ses yeux riaient, ses larges narines s'élargissaient encore.

Un sapeur, la tête entourée d'un pansement sale et ensanglanté, s'adressa à son tour à Krymov.

— Et pour ce qui est des kolkhozes, camarade commissaire, ça serait bien si on les supprimait après la guerre.

— Ça serait pas mal de nous faire un petit exposé sur la question, fit Grekov.

— Je ne suis pas venu ici pour vous faire des conférences, dit Krymov. Je suis venu mettre fin à vos agissements de francs-tireurs.

— Allez-y, dit Grekov, mais qui mettra fin aux agissements des Allemands ?

— On trouvera, ne vous inquiétez pas. Je ne suis pas venu ici pour la soupe, comme disait quelqu'un, mais pour vous faire goûter la cuisine bolchevique.

— Eh bien, allez-y, mettez fin aux agissements, faites votre cuisine.

— Et s'il le faut, coupa Krymov en riant mais sérieusement malgré tout, s'il le faut on vous mangera avec, Grekov !

Maintenant, Krymov se sentait calme et sûr de lui. Ses doutes étaient dissipés. Il fallait retirer le commandement à Grekov.

Maintenant, Krymov voyait clairement en quoi Grekov était un élément hostile et étranger au pouvoir soviétique. Tout ce qui s'était fait d'héroïque dans la maison encerclée ne pouvait le dissimuler ou le minimiser. Il savait qu'il viendrait à bout de Grekov.

V3 Quand la nuit fut tombée, Krymov s'approcha de Grekov.

V2 — Parlons un peu, franchement et clairement. Que voulez-vous ?

V3 Grekov jeta un regard rapide, de bas en haut (il était assis et Krymov était debout), à Krymov et répondit gaiement :

V4 — Ce que je veux ? La liberté. C'est pour elle que je me bats.

V3 — Nous voulons tous la liberté.

V4 — Arrêtez, lança Grekov, qu'est-ce que vous en avez à foutre, de la liberté ? Tout ce que vous cherchez, c'est à battre les Allemands.

V3 — Cessez vos plaisanteries, camarade Grekov, dit Krymov. Dites-moi plutôt, comment se fait-il que vous tolériez que certains soldats expriment des opinions politiques erronées ? Hein ? Avec l'autorité que vous avez sur eux, vous pourriez y mettre le holà aussi bien qu'un commissaire.

Je vous le dis franchement : mettons-y bon ordre ensemble. Et si vous ne voulez pas, je vous le dis tout aussi franchement, ça va barder.

V4 — Pour ce qui est des kolkhozes, qu'est-ce qu'il a dit de si extraordinaire ? C'est vrai, on ne les aime pas, vous le savez aussi bien que moi.

V2 — Qu'est-ce qui vous prend ? Vous voulez peut-être changer le cours de l'Histoire ?

V4 — Et vous, vous voulez que tout reprenne comme avant ?

V2 — Quoi « tout » ?

V4 — Tout. La contrainte générale.

— Grekov parlait paresseusement, comme à cœur, laissant tomber les mots un à un. Soudain il se redressa. (...)

— Camarade commissaire, laissez tomber. Tout ce que je voulais, c'était vous faire marcher un peu. Je suis tout aussi soviétique que vous. Votre défiance me vexa. (...)

V4 — Vous verrez, nous arriverons à nous entendre, dit Grekov en riant.

« Pas de doute, se dit Krymov, ce n'est pas d'homéopathie qu'il s'agit. Il faut régler ça au bistouri. On ne redresse pas un bossu politique en lui faisant des remontrances. »

La porte s'ouvrit et il pénétra dans ce royaume « radiographique », dans l'air suffocant des bureaux, dans leur diabolique lumière ; il pénétra dans un monde situé hors de la guerre, à côté d'elle, au-dessus d'elle.

Dans la pièce vide et étouffante, vivement éclairée par un projecteur, on lui ordonna de se mettre entièrement nu ; et tandis qu'un homme pensif en blouse blanche tâta son corps, Krymov se disait, en se raillant, que le fracas et toute la ferraille de la guerre ne pouvaient empêcher le mouvement méthodique de ces doigts impudiques.

L'image d'un soldat soviétique mort, avec, dans son masque à gaz, ce billet rédigé avant l'attaque : « Je meurs pour défendre le bonheur soviétique, je laisse derrière moi une femme et six gosses » ; un conducteur de char, brûlé, noir comme du goudron, des touffes de cheveux collées à sa jeune tête ; une armée populaire de plusieurs millions, à travers marais et forêts, tirant au canon, à la mitrailleuse...

Mais les doigts continuaient leur œuvre, tranquilles, sûrs, tandis que sous le feu le commissaire Krymov braillait : « Alors, camarade Gueneralov, on ne veut pas défendre la patrie soviétique ? »

— Tournez-vous, baissez-vous, écarter les jambes. Il se rhabilla et on le photographia, avec le col de sa vareuse ouvert, le visage mobile et fixe, de face et de profil.

Avec un zèle indécent, il apposa ses empreintes sur une feuille de papier. Puis on lui ôta les boutons de son pantalon et on lui retira sa ceinture.

Il prit un ascenseur violemment éclairé, suivit le tapis d'un long couloir désert, bordé de portes aux yeux ronds. De vraies chambres de clinique chirurgicale, spécialité : cancer. L'air était chaud, confiné, tout dégoulinaît de folle lumière. Un institut radiologique pour traiter la société...

— Qui a bien pu me faire arrêter ?

Dans cette atmosphère étouffante, aveugle, il était difficile de réfléchir. Il y perdait le sentiment de sa propre existence... Ai-je eu une mère ? Peut-être pas. Jenia lui était devenue indifférente. Les étoiles entre les cimes des pins, le passage du Don, la fusée verte des Allemands ; prolétaires de tous les pays, unissez-vous ; derrière chaque porte, des hommes ; je mourrai en communiste ; où peut bien être, en ce moment, Mikhaïl Sidorovitch Mostovskoï ; ma tête bourdonne ; est-il possible que Grekov ait tiré sur moi ; Grigori Evseïevitch, le président du Komin-tern¹, l'homme aux cheveux bouclés, avait emprunté ce couloir ; que l'air était donc lourd, pénible, maudits projecteurs... Grekov m'a tiré dessus ; l'homme de la Section spéciale m'a envoyé son poing dans les gencives ; les Allemands aussi m'ont tiré dessus ; que me réserve-t-on, maintenant ; je suis innocent, je le jure ; envie de pisser ; ces braves vieux qui chantaient chez Spiridonov, pour l'anniversaire d'Octobre ; la Tcheka, la Tcheka ; Dzerjinski était le maître de cette maison ; Guenrikh Iagoda, Menjinski, puis Nikolai Ivanovitch², petit prolétaire de Piter³, avec ses yeux verts, et aujourd'hui, Lavrenti Pavlovitch, intelligent, affectueux ; on se voyait, bien sûr, que chantions-nous déjà ? « Lève-toi, prolétaire, pour défendre ta cause⁴ » ; je suis innocent ; vont-ils me fusiller...

Qu'il était donc étrange de suivre ce couloir tout droit, comme tracé par une flèche, alors que la vie était si embrouillée, toute de sentiers, de ravins, de marécages, de ruisseaux, de steppes poussiéreuses, de champs de blé abandonnés ; il fallait contourner, se frayer un passage, mais le destin était droit, on marchait comme sur un fil, des couloirs, encore des couloirs, et, dans ces couloirs, des portes.

Krymov avançait d'un pas répulsiel, ni trop rapide ni trop lent, comme si le garde eût marché devant lui, et non derrière.

Une chose nouvelle s'était produite, dès l'instant de son arrivée à la Loubianka.

« La disposition géométrique des points », s'était-il dit, quand on avait pris ses empreintes. Il ne savait pas pourquoi cette idée lui était venue, mais elle tra-
duisait exactement ce fait nouveau apparu en lui.

Tout venait, en fait, de ce qu'il n'avait plus conscience de lui-même. S'il avait demandé à boire, on lui eût apporté de l'eau. Si brusquement son cœur avait lâché, le médecin lui eût fait la piqûre nécessaire. Mais il n'était plus Krymov, il le sentait, même s'il ne le comprenait pas. Il n'était plus le camarade Krymov, qui, lorsqu'il s'habillait, déjeunait, prenait une place de cinéma, réfléchissait ou se couchait, avait toujours conscience de lui-même. Le camarade Krymov se distinguait de tous les autres par son cœur, son intelligence, son ancienneté dans le Parti (il avait adhéré avant la Révolution), ses articles parus dans la revue *L'Internationale communiste*, ses habitudes, ses manies, ses façons, ses intonations lors des discussions avec les Jeunesses communistes, les secrétaires de raïkom à Moscou, les ouvriers, les vieux membres du Parti, ses amis, les gens qui le sollicitaient. Son corps était à l'image du corps humain, ses mouvements, ses pensées étaient, eux aussi, humains, mais tout ce qui était le camarade, l'homme Krymov, ses mérites, sa liberté, tout cela avait disparu.

Sur scène : Thibault-Penne nord,
Krymov.

«Витя, я уверена, мое письмо дойдет до тебя, хотя я за линией фронта и за колючей проволокой еврейского гетто. Твой ответ я никогда не получу, меня не будет. » [...] Помни, что всегда в дни счастья и в день горя материнская любовь с тобой, ее никто не в силах убить. Витенька... Вот и последняя строка последнего маминого письма к тебе. Живи, живи, живи вечно... Мама».

« Vitia, je suis certaine que ma lettre parviendra jusqu'à toi quoique je sois de l'autre côté de la ligne de front et derrière les fils barbelés du ghetto juif. Je ne recevrai jamais ta réponse. Je ne serai plus. [...] Souviens-toi que toujours les jours de bonheur et les jours d'infortune, l'amour maternel est avec toi. Personne n'est assez fort pour le tuer. Vitenka... Voici la dernière ligne de la dernière lettre de ta maman pour toi. Vis, vis, vis éternellement... Maman. » (trad. Stéphane Poliakov).

« Je suis sûr, Vitia, que cette lettre te parviendra, bien que je sois derrière la ligne de front et derrière les barbelés du ghetto juif. Je ne recevrai pas ta réponse car je ne serai plus de ce monde. [...] Souviens-toi qu'en tes jours de bonheur et en tes jours de peine, l'amour de ta mère est avec toi, personne n'a le pouvoir de le tuer. Vitenka... Voilà la dernière ligne de la dernière lettre de ta maman. Vis, vis, vis toujours... Ta maman. » (trad. A Berelowitch et A. Coldefy-Faucard)

I, 12

Но вот новое ощущение вошло в мозг Крымова, и ему померещилось, что он лежит в комнате с закрытыми ставнями и следит за пятном утреннего света на обоях. Пятно доползло до ребра стенового зеркала и раскрылось радугой. Сердце мальчика задрожало, человек с седыми висками, с висающим у пояса тяжелым пистолетом открыл глаза и оглянулся.

Посреди трубы, в старенькой гимнастерке, в пилоточке с зеленой фронтовой звездочкой стоял, склонив голову, музыкант и играл на скрипке. [...]

— Это наш парикмахер, Рубинчик, ба-альшой специалист!

Mais voilà qu'une nouvelle sensation était entrée dans le cerveau de Krymov. Il eut l'illusion d'être couché dans sa chambre aux volets fermés et de suivre la tache de la lumière du matin sur le papier peint. La tache avait atteint l'arête du miroir accroché au mur et avait éclos en arc-en-ciel. Le cœur du petit garçon trembla, l'homme aux tempes blanchies, au lourd pistolet, suspendu à sa ceinture, ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

Au milieu du tuyau, en vieille veste militaire et calot avec l'étoile verte, insigne du front, se tenait, tête penchée, un musicien qui jouait du violon. [...]

— C'est notre coiffeur, Rubintchik, un t-rr-ès grand spécialiste.

Mais une nouvelle impression entra dans l'esprit de Krymov : il est couché dans une chambre aux volets fermés, et suit du regard une tache de lumière sur les papiers peints. La tache se déplace jusqu'à l'arête du miroir et s'épanouit en arc-en-ciel. Le cœur du garçon frémit et l'homme aux tempes grisonnantes, un lourd pistolet accroché à la ceinture, s'éveilla.

Au milieu de l'égout, se tenait un soldat, vêtu d'une vareuse usée, un calot délavé sur sa tête penchée : il jouait du violon. [...]

— C'est notre coiffeur, Rubintchik, un trè-è-ès grand spécialiste !

(trad. A Berelowitch et A. Coldefy-Faucard)